mettront alors — mais alors seulement — une étude exhaustive de la poésie latine.

Il faudra pourtant se rappeler qu'à côté des thèmes plus ou moins ressassés, il y a, chez les plus grands écrivains latins, des éléments d'une originalité irréductible : *ce serait une erreur d'oublier que l'absence de « thèmes », dans les passages où nous la constatons, constitue, justement, une précieuse indication.*

Ensuite, lorsqu'il y aura lieu d'utiliser les listes de références, l'on voudra bien y voir un instrument perfectionné, mais délicat, et s'en servir pour soutenir des jugements de valeur — non pour les remplacer.

H. BARDON.

II

LES PROLOGUES DE SALLUSTE ET LA DÉMONSTRATION MORALE DANS SON ŒUVRE

PAR M. RAMBAUD

Assistant à la Faculté des lettres de Lyon

Salluste a fait précéder ses ouvrages historiques de considérations morales et philosophiques. Longtemps, les critiques ont douté qu'il pût y avoir quelque rapport de pensée entre ces prologues généraux et les monographies qui les suivent. Quintilien, déjà, donnait le ton à la critique, en écrivant dans son *Institution oratoire* (III, 8, 8-9) : « C. Sallustius in bello Iugurthino et Catilinae nihil ad historiam pertinentibus principiis orsus est. » Et Boissier, dans un article du *Journal des Savants* (1903, p. 59 à 66), en même temps qu'il démontrait la valeur biographique des Prologues, signalait leur absence de lien avec les récits qu'ils étaient censés introduire. M. Egermann [1], puis M. Bolaffi [2] ont réagi, mais on peut se demander si leur louable souci de la « Quellenforschung » laisse voir toujours autant qu'elle le mériterait l'originalité et

1. *Die Proömien zu den Werken des Sallust*, Wien, Hölder, 1932.
2. *I proemi delle monografie di Sallustio*, Athenaeum, 1932, p. 128-157.

l'unité de la pensée de Salluste. M. Bolaffi, en particulier, continue à étudier les prologues indépendamment des œuvres qu'ils introduisent, et en fonction des écrivains latins ou grecs qui ont précédé. On ne peut que le louer pour les résultats qu'il apporte, mais il faut bien constater qu'il suit toujours la direction indiquée par le maître de l'*Institution oratoire*, qui usait de Salluste pour illustrer une théorie aristotélicienne sur l'indépendance des prologues, tout en suggérant un rapport possible entre Salluste (chap. II du *Catilina*) et Isocrate : « [Aristotelis]... in demonstratiuis uero prooemia esse maxime libera existimat. Nam et longe a materia duci, ut in Helenes laude Isocrates fecerit, et ex aliqua rei uicinia ut idem in Panegyrico conqueritur plus honoris corporum quam animorum, uirtutibus dari ; et Gorgias in Olympico laudans eos, qui primi tales instituerunt conuentus : quos secutus uidelicet Crispus Sallustius, in Bello Iugurthino et Catilinario nihil ad historiam pertinentibus principiis orsus est... » (*Ibid.*).

Boissier, à l'appui de sa thèse, rappelait que Cicéron possédait une collection de prologues faits à l'avance et qu'il y puisait pour introduire tantôt ce traité, tantôt cet autre, et il y avait quelquefois malfaçon (Cicéron, *Ad Att.*, XVI, 6) : « De gloria librum ad te misi : at in eo prooemium id est quod in Academico tertio. Id euenit ob eam rem quod habeo uolumen prooemiorum. Ex eo eligere soleo, cum aliquod σύγγραμμα institui. »

Mais ce qui est vrai de Cicéron et de sa production abondante peut-il s'appliquer à Salluste et à son travail minutieux? Et, chez Cicéron lui-même, la plupart des Préfaces comme celle des *Tusculanes* annoncent les idées maîtresses de l'œuvre qu'elles précèdent. En dépit de quelques cas particuliers comme celui du *De re rustica* de Varron (l. III), du traité *De la gloire* ou des *Académiques* de Cicéron, l'antiquité ne faisait pas au prologue une règle d'être sans rapport avec l'œuvre qu'il introduisait. Surtout, on peut se demander si jamais le genre historique a prétendu aux libertés du genre épidictique. Tous les exemples rassemblés si diligemment par M. Bolaffi, p. 140 et *passim*, tendraient à assurer le contraire. Ce qui est vrai, c'est que Salluste a préludé à deux monographies historiques par des considérations d'un autre genre, le genre démonstratif, et ce saut d'une catégorie à une autre a dérouté le maître de l'*Institution oratoire*. Mais, s'il a déclaré que les « prooe-

mia » de Salluste n'avaient aucun rapport avec le genre historique (historia), il n'a pas pu dire — et il n'a pas dit — qu'il n'y ait ni lien ni rapport entre les idées du prologue et les faits du récit.

Du *Catilina* au *Jugurtha*, la pensée de l'auteur reste cohérente et ferme. La similitude des deux préfaces ne le prouverait-elle pas, bien loin de signifier, au contraire, que l'historien se plaît aux lieux communs? S'il se plaisait à développer avant chacune de ses œuvres des idées quelconques, pourvu qu'elles prêtassent au style sentencieux et tendu, il aurait pu trouver sans peine l'occasion de varier ses préludes. Mais, s'il s'est répété — à quelques tours de style, à quelques nuances près — n'est-ce pas qu'il a voulu affirmer la constance de sa pensée et la nécessité de cette philosophie pour bien interpréter ses récits historiques? Or, nul doute que le plan, la pensée, les formules même des prologues du *Catilina* et du *Jugurtha* ne présentent de très grandes analogies entre eux.

Ces deux morceaux, d'abord, ont sensiblement la même longueur : le prooemium du *Catilina* compte soixante-dix-sept lignes dans l'édition Ernout, occupant quatre chapitres ; le prooemium du *Jugurtha* occupe quatre chapitres et demi et compte quatre-vingt-neuf lignes ; légère différence qui provient de l'exemple historique développé au chapitre IV ; tiré du passé, cet exemple entraîne une satire du présent, digression dont l'auteur s'excuse (IV, 9). Chaque prologue débute sur un ton sentencieux par une considération générale sur l'activité humaine et sa fin dernière, et les deux premiers chapitres sont consacrés à la philosophie. Salluste fait ensuite un retour sur lui-même (III et IV) par un mouvement presque semblable dans les deux prologues : dans le *Catilina* (III, 2) : « Ac mihi quidem... », dans le *Jugurtha* (IV, 3) : « Atque ego credo fore... » Beaucoup d'expressions se ressemblent d'une monographie à l'autre, témoignant ainsi de la constance de la pensée. Voici quelques concordances :

1) *C.*, I, 2 : animi imperio, corporis seruitio magis utimur...
   J., I, 3 : sed dux atque imperator uitae mortalium animus est...
2) *C.*, I, 4 : ... uirtus clara aeternaque habetur.
   J., I, 3 : Qui ubi ad gloriam uirtutis uia grassatur, abunde pollens potensque et clarus est...
3) *C.*, I, 3 : Quo mihi rectius uidetur... *jusqu'à* : ... memoriam nostri quam maxume longam efficere.

J., I, 5 : Quod si hominibus... *jusqu'à* : ... sibi pro mortalibus gloria aeterni fierent.

4) *C.*, I, 2 : Sed nostra omnis uis in animo et corpore sita est...
J., II, 1 : Nam uti genus hominum compositum ex corpore et animo est...

5) *C.*, I, 4 : Nam diuitiarum et formae gloria fluxa atque fragilis est, uirtus clara aeternaque habetur...
J., II, 2 : Igitur praeclara facies... *et le développement qui suit.*

6) *C.*, II, 8 : Sed multi mortales, dediti uentri atque somno...
J., II, 1 : Quo magis uitas eorum admiranda est qui, dediti corporis gaudiis, per luxum et ignauiam aetatem agunt...

7) *C.*, III, 1 : Sed in magna copia rerum aliud alii natura iter ostendit...
J., II, 4 : ... cum praesertim tam multae uariaeque sint artes animi quibus sumna claritudo paratur...

Est-ce l'indigence de la pensée ou du style qui a contraint Salluste à se répéter d'une monographie à l'autre? Indigence du style? Non, car l'écrivain montre qu'il peut se tirer à son honneur de cette « retractatio » et, sans nul doute, la phrase qui, dans le second prologue, sait se plier ou s'élargir mieux que dans le premier témoigne ainsi d'un grand progrès réalisé en peu d'années. Indigence de la pensée? Non, car Salluste avait toujours la ressource d'emprunter pour varier, et la Grèce était riche. Quant aux scrupules, il ne s'en faisait point. N'a-t-on pas prétendu retrouver dans ces prologues Platon, Polybe et les Stoïciens [1]?

Mais que Salluste ait glané des formules et des idées, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il les estimait nécessaires à l'intelligence de ses monographies? Et, s'il a répété ces considérations sur la nature humaine, sur la gloire, sur le héros historique, n'était-ce pas qu'il les jugeait indispensables à l'interprétation du *Jugurtha*, comme à celle du *Catilina*? Nous nous proposons de relever chacune de ces idées du prologue en cherchant comment elle se trouve illustrée par le récit.

II

Avec cette hauteur abrupte et ce ton coupant qui, d'emblée, le caractérisent, Salluste jette la base de son travail de pensée. Pour

1. Voir Bolaffi, *op. laud.*, avec les renvois aux recherches de sources antérieures.

poser la nature humaine, il l'oppose à la nature animale, et, par une analyse sommaire, mais brusque et tranchante, il sépare ce qui, dans l'homme, est humain : l'esprit. Tel est l'acte de foi et de raisonnement que l'auteur des deux monographies réitère : preuve de constance. C'est, dans le *Catilina*, la phrase : « Sed nostra omni uis in animo et corpore sita est ; animi imperio, corporis seruitio magis utimur ; alterum nobis cum dis, alterum cum beluis commune est... » (I, 2), et dans le *Jugurtha* : « Nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est... » (III, 1). Tel est le point d'appui de la pensée de Salluste, et, sans doute, ce principe ne paraît guère original, même à cette époque où, à défaut des catéchismes diocésains, le *Traité de l'âme* d'Aristote eût suffi à la banaliser.

Cependant, l'usage que l'historien tire de ces prémisses est moins banal. Il ne se contente pas d'établir, à la manière de Platon ou des philosophes du Portique, le dualisme humain et de montrer « l'homo duplex » partagé entre l'attrait des possessions matérielles et la séduction des choses élevées. L'historien moraliste partage le monde entre le domaine du charnel et le royaume du spirituel : « Nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cunctae studiaque omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur... » (*Jug.*, II, 1). L'historien moraliste partage aussi l'humanité en deux groupes : la foule qui a opté pour la bestialité : « quibus profecto contra naturam corpus uoluptati, anima oneri fuit... » (*Cat.*, II, 8), et les hommes qui ont choisi cette partie supérieure d'eux-mêmes qu'ils possèdent en commun avec les dieux (*Cat.*, I, 2). Ainsi, le principe de cette fière morale, tel qu'il est exposé dans les prologues, est un principe de classement que l'historien applique tout au long de ses monographies. Souvent, il caractérise un personnage ou un groupe social en quelques mots : c'est toujours en le situant par rapport aux normes établies dans les « prooemia », en le rangeant dans la catégorie des « charnels » ou dans celle des « spirituels ». Faut-il citer alors Caton et César (*Cat.*, LIV), Metellus ou Marius (*Jug.*, XV, 3, et LXIII, 2)? Plus caractéristiques sont de courts exemples comme ceux-ci : les sénateurs qui s'opposent à Jugurtha : « pauci quibus *bonum et aequom diuitiis* carius erat... », ou les parlementaires qui restent honnêtes : ... « paucis *carior fides quam pecunia fuit* »

(*Jug.*, XV, 3, et XVI, 4). De l'autre côté, ce sont des sénateurs, des tribuns, des généraux, des classes de la société romaine qui ont opté pour l'argent, le luxe et la dépravation. Ce sont, de près ou de loin, les complices de Catilina et de Jugurtha. Voici la formule type qui sert à les juger en montrant quel parti ils ont adopté : « complures noui atque nobiles quibus *diuitiae bono honestoque* potiores erant... ». Renversement de la formule précédente (*Jug.*, VIII, 1).

Plus visible encore est l'usage que Salluste tire de la même division fondamentale entre le corps et l'esprit, lorsqu'il compose un portrait. Assurément, il s'agit d'une considération si banale aux yeux des modernes qu'ils ont peine à s'y arrêter ; mais ne faut-il pas convenir que l'historien lui-même invite ses lecteurs à rapprocher sa méthode psychologique des principes généraux de sa philosophie, lorsqu'il place le portrait de Catilina aussitôt après le prologue de sa monographie? La première phrase de cette célèbre peinture n'indique-t-elle pas assez que l'esquisse est fournie d'avance par la distinction de l'âme et du corps : « L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna ui *et animi et corpo·is...* » (V, 1)? A peine l'historien a-t-il noté l'éducation de son personnage, qu'il développe deux parties : l'une consacrée à l'endurance physique, l'autre, à l'esprit du sombre héros. En vedette, au début de chaque phrase, le mot « corpus » ou « animus » rappelle le principe de composition :

3 : *Corpus* patiens inediae...
4 : *Animus* audax, subdolus...
5 : Vastus *animus*...

Le caractère de Sempronia (*Cat.*, XXV), personnage de femme à la fois raffiné et dépravé, plus subtil à coup sûr, se prêtait moins aisément à la dichotomie. C'est à peine si l'on reconnaîtrait la division entre corps et âme, dans le début de la phrase finale : (5) « Verum ingenium eius haud absurdum... » Or, ces mots constituent la transition entre les deux parties et révèlent le plan : tous les charmes de Sempronia, énumérés dans les phrases précédentes, Salluste les rattachait au monde physique. Dans le prologue du *Jugurtha*, une phrase (II, 2), qui reprend d'ailleurs le prologue du *Catilina*, fournit la clef philosophique de ce portrait de femme : « Igitur praeclara facies, magnae diuitiae, ad hoc uis

corporis et alia omnia huiuscemodi breui dilabuntur ; *at ingeni* egregia facinora, sicuti anima, immortalia sunt. » Ainsi, lorsqu'il dépeignait le caractère de Sempronia, l'historien avait bien présente à l'esprit l'opposition entre le « corpus » et l' « ingenium ».

Si d'une monographie à l'autre la pensée ne change guère, le talent de l'écrivain s'assouplit. Les portraits du *Jugurtha*, mieux fondus dans le récit, n'ont plus l'aspect statique des portraits du *Catilina*. La disposition des traits est moins schématique. Par exemple, pour montrer la « uirtus » de Jugurtha adolescent, Salluste décrit son activité physique (VI). Cependant, l'opposition fondamentale entre le « corpus » et l' « ingenium » n'a pas plus disparu de ce portrait que du prologue. Une phrase la révèle : « Qui ubi primum adoleuit, *pollens uiribus, decora facie, sed multo maxume ingenio ualidus*... »

Le portrait du consul Calpurnius Bestia, quoique très court (*Jug.*, XXVIII, 5), se rapprocherait davantage de l'esthétique de la première monographie ; il rappelle le portrait de Catilina : « Nam in consule nostro multae bonaeque artes et animi et corporis erant, quas omnis auaritia praepediebat : patiens laborum, acri ingenio, firmissimus contra pericula et insidias. » S'agit-il au passage d'un comparse, le prince Gauda? L'historien indique le lien qui unit l'une à l'autre sa débilité physique et sa débilité intellectuelle : « morbis confectus et ob eam causam mente paulum imminuta » (LXV, 3). Dans le portrait de Sylla, encore, la distinction reste saisissable, mais comme en filigrane : « *animo ingenti, cupidus uoluptatum*, sed gloriae cupidior » (XCV, 3).

III

De l'opposition entre les forts et les faibles, les énergiques et les lâches, naît une morale, ou du moins, un impératif. Il faut, selon Salluste, s'élever au-dessus du troupeau des hommes semblables aux bêtes : « quae natura prona atque uentri oboedientia finxit » (*Cat.*, I, 1), et qui sont destinés à se perdre dans le néant et l'oubli (*Jug.*, 1). L'historien, et ce n'est pas seulement par recherche du mot noble, ne les appelle que « mortales[1] ». A l'autre partie de

1. Au contraire, les hommes énergiques : « omnis homines qui sese student... » (*Cat.*, I, 1).

l'humanité, au contingent sublime, que propose la philosophie des prologues? L'immortalité par la gloire. Avec le scepticisme de bon goût qui caractérisait la société romaine de l'époque, Salluste ne développe ni perspective béatifique, ni songerie de métempsycose. Issu du vieux fond sabin, très proche de la terre, et peu enclin à la rêverie comme l'étaient les Grecs, son tempérament le disposait au scepticisme, ou à l'agnosticisme, plus qu'aux élans métaphysiques. Il sait aussi — et combien de fois il le répète ! — que tous les biens matériels, et la beauté, et la richesse sont périssables (*Cat.*, I, 2 ; *Jug.*, II, 2). Son temps ne lui ménageait pas cette leçon, mais, après les coups de stylet ou le coup d'épée, un bien demeurait toujours, comme à César ou à Caton : c'était la gloire. N'était-ce pas la seule acquisition sûre dans cette période troublée, si dangereuse à toutes les valeurs stables, si propice à toutes les entreprises? Et Salluste, qui veut jouir de la vie — car, jusque dans les spéculations spirituelles, il reste avide — cherche à en prolonger la jouissance au delà de son existence personnelle, dans la gloire que lui conserveront les mémoires humaines : « ... is demum mihi uiuere atque frui anima uidetur, qui aliquo negotio intentus praeclari facinoris aut artis bonae famam quaerit » (*Cat.*, II, 9). Telle est l'immortalité relative que se proposait l'auteur du *Catilina*, et il y tenait assez pour donner à cette profession de foi la première place (*Ibid.*, I, 1). La pensée marque un progrès dans le « prooemium » de la seconde monographie. L'auteur, proposant toujours la même fin à l'activité humaine, use cette fois de termes un peu différents, insistant sur l'immortalité et l'éternité de l'esprit : « Les hommes, dit Salluste au chapitre I, § 5, atteindraient ce degré de grandeur où, de mortels, ils deviendraient, à force de gloire, éternels. » — « Les actions éclatantes émanant de l'esprit » sont dites, « comme l'âme, immortelles » (*Jug.*, II, 2), et l'esprit humain reçoit les titres d'incorruptible et d'éternel (*Ibid.*, II, 3). Quelle influence, quelle lecture, quelle méditation avaient, d'une monographie à l'autre, fait évoluer l'historien? M. Bolaffi (p. 144-145) distingue dans sa pensée des concepts « paléo-romains », d'autres probablement stoïciens, d'autres plutôt platoniciens. Mais, avant Salluste, Cicéron avait, lui aussi, développé le thème de l'immortalité, lui aussi varié [1]. La différence des sujets traités

1. Cf. P. Boyancé, *Étude sur le Songe de Scipion*, p. 154.

et des personnages étudiés dut exercer une influence sur les conceptions de l'historien et sur la manière de les exprimer. Car l'historien du *Catilina* et du *Bellum Jugurthinum* manifeste dans son récit sa préoccupation de la gloire, en cherchant sans cesse comment les personnages dont il raconte les exploits ont pu l'acquérir. Il est certain que Catilina, son premier héros, ne servait pas parfaitement son propos, et qu'il lui fallait mieux, s'il ne voulait pas avoir l'air de prôner le crime comme marchepied de la gloire.

Il fallait donner d'autres exemples, et c'est pourquoi l'écrivain développe le parallèle de César et de Caton (*Cat.*, LIV). Digression, si l'on considère que le récit de la conjuration est le but principal de l'auteur ; partie nécessaire, si, adoptant le point de vue défini par le prologue, on admet qu'il a voulu illustrer sa philosophie de la gloire. Or, comme tout à l'heure dans le portrait de Catilina, nous trouvons, à chaque phrase, l'indication de l'idée présente à l'esprit de Salluste :

1 : Item *gloria*...
2 : ... magnus habebatur, ... clarus factus.
3 : ... *gloriam* adeptus est... Illius facilitas, huius constantia *laudabatur*.
4 : ... sibi magnum imperium... exoptabat, ubi uirtus *enitescere* posset.
5 : ... ita, quo minus petebat *gloriam*, eo magis illum sequebatur.

Voilà comment ce parallèle doit indiquer deux manières d'atteindre la gloire dont le prologue fait le but de la vie humaine.

Dans le *Jugurtha*, où le progrès de l'art assouplit l'expression, la même préoccupation se manifeste toujours. Jugurtha, jeune homme, apporte l'exemple d'une gloire toute fraîche, que Micipsa honore au moment de mourir (*Jug.*, X, 2) : « Nam, ut alia magna et egregia tua omittam, nouissume rediens Numantia meque regnumque meum *gloria honorauisti* tuaque uirtute nobis Romanos ex amicis amicissimos fecisti ; in Hispania *nomen familiae renouatum* est ; postremo, quod difficillumum inter mortalis est, *gloria inuidiam uicisti*. » Du côté des Romains, entre autres, Marius et Sylla sont tous deux avides de gloire. On dirait l'unique mobile de Marius, caractérisé comme : « ... tantummodo gloriae auidus » (*Jug.*, LXIII, 2). Sylla, tout dépravé qu'il est, apparaît aussi comme un amant de la gloire : « animo ingenti, cupidus uoluptatum, sed gloriae cupidior » (*Ibid.*, XCV, 3). Cette fois, l'écri-

vain ne construit plus un méticuleux parallèle pour opposer les méthodes que suivirent ces deux grands hommes ; il se fie au mouvement du récit qui doit expliquer leur élévation, admirant, lui, le malchanceux subordonné de César, le jeu d'audace et de hasard qui permit à Marius de transformer une faute en titre de gloire : « Sic forte correcta Mari temeritas gloriam ex culpa inuenit » (*Jug.*, XCIV, 7), ou rappelant le sentiment patriotique qui encourage l'armée romaine à combattre : « pro gloria atque imperio » (*Ibid.*, 5).

IV

Salluste ne fait pas du service de l'État la condition de la gloire et de l'immortalité comme Cicéron dans le *Songe de Scipion.* L'immortalité, pour lui, récompense l'énergie et l'héroïsme individuels ; elle consacre la « uirtus ». Définie dans les prologues, cette « uirtus » doit conduire les humains à la gloire : « ... ad gloriam uirtutis uia grassatur » (*Jug.*, I, 3). Or, cette « uirtus » n'est pas liée à la pratique d'un décalogue, et c'est un étrange contresens que de mettre en contradiction la vie privée de Salluste et les déclarations de ses prologues. Salluste a pratiqué sa morale à sa manière, et précisément en allant quérir la gloire par ses travaux historiques ; car l'essentiel, à son dire, est de ne point s'abandonner à l'inertie de la matière, comme tant d'hommes qui se ravalent au niveau de la bête. Comme la « uirtus » est liée à l'exercice d'une activité, et que, sans la « uirtus », les activités humaines, fussent-elles élémentaires, ne sauraient aboutir : « quae homines arant, nauigant, aedificant, uirtuti omnia parent » (*Cat.*, II, 7), cette morale est une morale de l'action. Goût de l'action qui se manifeste dans le vocabulaire par l'emploi du mot « facinus », si souvent répété, dans le style par l'usage de l'infinitif de narration[1], moyen d'expression plus dramatique. Morale de la tension aussi, et de l'énergie spirituelle. Les prologues retentissent des mots « ingenium » et « animus » sans cesse répétés. Le style témoigne que l'écrivain se plaît aux méditations tendues et aux déductions rigoureusement liées par des *Nam...* ou des *Igitur...* ; mais, dans la proclamation de ses principes philosophiques, Salluste multiplie

1. Cf. P. Perrochat, *L'infinitif de narration en latin.*

les termes exprimant l'effort, comme : « aliquo negotio intentus » (*Cat.*, II, 9) ; car, à l'entendre, toute la vie doit se dérouler dans l'effort : « aetatem intentum agere » (*Ibid.*, IV, 1), et cet effort doit être aussi tendu qu'il est possible : « summa ope niti decet... » (*Cat.*, I, 1). Dès le début du prologue, et en même temps qu'il invoque la gloire, Salluste proclame son amour de l'énergie où réside peut-être le maître mot de son style et le secret de son œuvre.

L'historien va jusqu'à prêcher l'impérialisme de l'âme, et ce, dans chacun de ses prologues. (*Cat.*, I, 2) : « animi imperio, corporis seruitio magis utimur. » (*Jug.*, I, 3) : « sed dux atque imperator uitae mortalium animus est ». Au bout de cet enchaînement philosophique, le dualisme entre le corps et l'esprit trouve sa solution, car le corps doit être subordonné à l'esprit pour la conquête de la gloire. Tous deux s'entr'aident : « ita utrumque per se indigens alterum alterius auxilio eget » (*Cat.*, I, 7). Alliance de l'énergie physique et de la vigueur morale, voilà l'homme supérieur selon Salluste, le héros tel qu'on peut le définir d'après les prologues, et qui, conçu dans les termes de la philosophie classique, évoque cependant une figure nietzschéenne. Ce héros des prologues est-il si loin des personnages des deux monographies? Bien plutôt, Salluste donne ces personnages les uns comme l'exemple de cette énergie qu'il faut cultiver, les autres comme des spécimens de cette lâcheté qu'il faut apprendre à mépriser pour être un homme.

Le premier de ces personnages que rendent insignes leur vigueur physique et leur ambition surhumaine, c'est à coup sûr Catilina. Son portrait — au chapitre V — correspond aux chapitres du prologue non seulement par la composition, mais bien par le fond même, et Catilina, avec son endurance exceptionnelle et son désir de s'élever, étendant son influence, faisant figure de chef, recherchant quelque action d'éclat, apparaît bien comme l'illustration du prologue : il ne veut pas couler sa vie dans le silence, mais il a choisi le crime pour se manifester. L'historien, sans oublier ses turpitudes, s'attache indiscutablement à cette physionomie âpre et déjà romantique. Le portrait (c. V), l'énumération des crimes (c. XIV), les diverses indications du récit sont même complétées par deux discours (c. XX et LVIII), où se révèlent le courage et l'énergie du trop audacieux conspirateur. Discours dans le ton du prologue

et des « digressions », où l'on constate que Salluste avait besoin d'un aventurier pour compléter l'exposé de sa philosophie. Ce ne sont qu'appels à l'énergie, au courage, à la « uirtus » (cf. LVIII, 12). On y trouve même des leçons d'énergie et d'honneur : « Nonne emori per *uirtutem* praestat quam uitam miseram atque inhonestam, ubi alienae superbiae ludibrio fueris, per dedecus amittere? » Enfin, Catilina donne l'exemple de la bravoure jusque dans sa mort, jusqu'après la mort (c. LXI, 4) : « Catilina uero longe a suis inter hostium cadauera repertus est, paululum etiam spirans *ferociamque animi*, quam habuerat uiuos, in uoltu retinens. » Gisant autour de lui, ses hommes ont payé de leur vie le témoignage de leur force d'âme (*Ibid.*, 1).

Salluste, qui voulait peindre « une âme guerrière », « maîtresse du corps qu'elle anime », était tombé dans un paradoxe, et même dans une sorte d'antinomie, car il en arrivait à montrer dans un criminel les qualités qui rendent un homme éminent. C'est qu'une morale individualiste et fondée sur l'exaltation du moi sera toujours périlleuse pour l'ordre social. Car, ainsi que l'historien le fait dire à Catilina lui-même (*Cat.*, XX, 11), quel est celui des mortels qui, s'il a un peu de virilité, peut supporter l'écrasement des abus sociaux, ou même la contrainte sociale? Ainsi la première monographie de Salluste a pris l'aspect qui caractérise ordinairement les biographies d'après M. A. Maurois[1] : c'est que, d'une biographie, il se dégagera une morale individualiste, jamais, en somme, une morale sociale. L'exemple de Catilina fait ressortir tout ce qu'il y a d'individualisme forcené dans le spiritualisme affiché par le prologue. Or, comme Salluste, au moment où il écrivait, souhaitait le calme et l'ordre plutôt que les révolutions (et ses prologues l'affirment aussi), il lui fallait rétablir l'équilibre : de là, sans doute, l'importance attribuée à Caton d'Utique, sans qu'il faille voir en lui, comme l'a voulu Ullmann[2], le héros préféré de l'historien. Il fallait aussi que Salluste rappelât le rôle traditionnel des héros dans Rome, qui est de sauver la cité. Telle est sans doute la raison d'être des prétendues digressions comme le chapitre LIII sur le rôle des grands hommes, le chapitre LIV sur César et Caton, et même le chapitre VII sur les commencements de Rome. Cette récapitula-

1. *Aspects de la biographie*, p. 180.
2. Cf. *Essai sur le Catilina de Salluste : Revue de Philologie*, 1918, p. 3-27.

tion des événements antérieurs au récit n'est plus le lieu commun que d'autres, après Thucydide, se croyaient obligés de développer au début de leurs ouvrages historiques ; non seulement Salluste s'est plu à la disposer hors du cadre habituel, mais il en a fait un éloge de la « uirtus » au service de l'État. Dès lors, on peut, en adoptant le point de vue du prologue, constater que le récit, d'une part, et les « digressions », de l'autre, complètent les théories du début. Catilina, qui porte à la bataille l'aigle de Marius (LIX, 3), est le descendant dévoyé des grands hommes de la république. Son énergie employée dans son intérêt particulier n'est plus que de « l'audacia », car finalement c'est ainsi que l'historien appelle la « uirtus » mal employée de Catilina et de ses complices (c. XXV, XXXII, LVIII, 12 ; LXI, 1). Catilina finit héroïquement, mais mal. La vraie gloire revient à César et à Caton. Salluste a, malgré tout, réussi sa démonstration.

L'histoire du *Bellum Jugurthinum*, beaucoup plus démonstrative, évitera à l'historien les démarches en lignes brisées qui caractérisaient la première monographie. Il n'aura plus besoin de digression pour démontrer la thèse des prologues : que la prééminence revient à l'esprit, que les hommes qui s'attachent aux biens corporels et périssables sont destinés à périr, que les hommes qui cultivent leur « animus », leur « ingenium », atteignent l'immortalité par la gloire. Tous les personnages du récit illustrent la philosophie du prologue.

En luttant contre Jugurtha, le peuple romain va connaître d'abord une série de défaites, d'insuccès au moins, à peine vraisemblables. L'ennemi demeure insaisissable et il intrigue dans Rome même. Pourquoi? Dans un passage que le style indirect fait ressortir de la narration, les nobles romains, compagnons de Jugurtha à Numance, l'ont expliqué déjà au jeune prince et au lecteur : des hommes soumis à l'argent ne peuvent rien contre la « uirtus » : « in ipso maxumam uirtutem, Romae omnia uenalia esse » (VIII). Telle est la signification morale du récit qui va se dérouler. De même, c'est par vénalité que des sénateurs prennent la défense de Jugurtha coupable (XV), et c'est l'attachement aux biens matériels qui entraîne l'affaiblissement de l'armée d'Afrique (XXXII, 4) : « tanta uis auaritiae in animo eorum ueluti tabes inuaserat », et, plus tard, défections et trahisons (XXXVIII, 3 et 6).

Aulus, d'ailleurs, a dangereusement engagé cette armée parce que la cupidité l'aveuglait : « cupidine caecus ob thesauros oppidi potiundi » (XXXVII, 4). Salluste, non content d'insister sous forme narrative sur cette domination de l'argent qui avilit les Romains (XXXIII, 2 ; XXXIV, 1 ; XXXV, 4), fait encore parler ses personnages pour dégager la leçon : « domi militiaeque res publica uenalis fuit », dit le tribun Memmius (XXXI, 5) : « urbem uenalem et mature perituram si emptorem inuenerit », dit Jugurtha (XXXV, 10). Marius, enfin, s'emporte en éloquentes tirades (LXXXV, 45 et 46).

D'autre part, beaucoup mieux que la *Conjuration de Catilina*, le *Bellum Jugurthinum* offrait en exemple plusieurs personnalités héroïques. Du côté des Romains, les différences sont nettement tranchées : la catégorie inférieure de l'humanité, représentée en nombre avec des individus et des classes faibles, lâches, corrompus par l'argent, permet aisément de comprendre les dangers de l' « ignauia », de la « socordia » et de l' « auaritia ». C'est ainsi que la plèbe fustigée par Memmius (XXXI, 2) ou les nobles critiqués par Marius illustrent cette phrase du prologue (I, 4) : « Sin captus prauis cupidinibus ad inertiam et uoluptates pessumdatus est, perniciosa lubidine paulisper usus, ubi per socordiam uires, tempus, ingenium diffluxere, naturae infirmitas accusatur... » Ce troupeau fait valoir par contraste les hommes forts, comme Memmius, « uir acer » (XXVII, 2), « intentus » (XXX, 3) ; Metellus, type de « vieux Romain », dont l'activité s'exprime par des infinitifs de narration multipliés (XLV, 2 ; XLVI, 6) ; Marius ou Sylla, dont les caractères puissants trouvent leur expression dans les formes diverses du récit, du discours au style direct ou indirect, et du portrait. Comme le dit Marius lui-même : « Ipsa se uirtus satis ostendit » (LXXXV, 31), et c'est le récit tout entier qui fournit aux « praecepta » du prologue des « exempla » développés. L'historien enrichit son trésor d'exemples par les digressions mêmes ou les anecdotes, celle des frères Philènes (LXXIX), celle du Ligure (XCIII, 3), où se manifeste l'efficacité de l'énergie individuelle.

Du côté des Numides, Jugurtha présente un caractère plus nuancé. Il commence bien, il finit mal, et l'histoire de sa carrière ascendante puis descendante, la peinture animée de son évolution illustrent les thèses des prologues mieux que ne le faisait Catilina, perverti dès l'origine. Jugurtha appartient au nombre de ces âmes

énergiques, nées pour gouverner le troupeau. C'est ainsi qu'il domine le falot et plaintif Adherbal : « Ipse acer, bellicosus, at is quem petebat, quietus, imbellis, placido ingenio, opportunus iniuriae, metuens magis quam metuendus » (xx, 2). Jugurtha, comme le montrait le portrait du début, est plein de « uirtus », et, ses exploits à Numance lui donnant occasion de la manifester, il se couvre de gloire. C'est ce qu'écrit Scipion à Micipsa : « Iugurthae tui, bello Numantino longe maxuma uirtus fuit » (ix, 2). Et sur son lit de mort, Micipsa lui rendra le même témoignage (x, 2), que Jugurtha, au besoin, se chargera de rappeler (xxii, 2). Ainsi le prince numide est-il à ses débuts un héros glorieux, conforme à l'idéal de Salluste. Mais, comme Scipion l'explique (viii, 2), comme Micipsa le redit (x) — et l'on remarquera la solennité de cet avertissement donné à Jugurtha et au lecteur, une première fois au style indirect, une deuxième fois au style direct — Jugurtha doit opter entre le bien et le mal, l'ascension par le crime ou l'élévation par le mérite. Le Numide choisira la corruption comme moyen de parvenir. Après une brève période de succès due à la vénalité de quelques Romains, il devra céder devant la « uirtus » supérieure de Memmius, de Marius et de Sylla. L'action dramatique du récit donne une illustration au prologue et notamment à cette forte sentence : « Postremo corporis et fortunae bonorum, ut initium, sic finis est ; omniaque orta occidunt et aucta senescunt : animus incorruptus, aeternus, rector humani generis agit atque habet cuncta neque ipse habetur... » (ii, 3).

V

En résumé, la comparaison des prologues et des récits montre que Salluste a écrit ses monographies à la lumière d'une philosophie de l'action : en racontant les aventures de Catilina et de Jugurtha, il veut mettre en évidence le rôle de l'énergie physique et morale, de l'amour de la gloire et de la valeur individuelle dans la destinée des hommes et des sociétés. Sans doute, le stoïcisme n'est pas étranger à cette manière de voir, mais, en dépit des réminiscences de son style, quels accents personnels l'historien sut trouver ! Son attitude d'esprit fait penser parfois à celles que connut le XIX^e^ siècle, par exemple le beylisme. Stendhal et Salluste ne se ren-

contrent pas par-dessus les siècles ; cependant, n'appartiennent-ils pas tous deux à ce petit nombre d'âmes choisies, orgueilleuses, tourmentées à la fois d'un goût vif pour l'action et de l'impuissance d'agir, d'une pénétrante lucidité et d'un esprit systématique? Ils ont connu des temps bouleversés par les guerres civiles, l'ascension d'un grand homme et sa chute. Quand le maître, César ou Napoléon, a disparu, il faut, jouant le noir après le rouge, chercher dans l'écritoire un moyen d'atteindre l'immortalité. Ils aimaient la « virtù », plus que la morale courante, et trouvaient que Julien ou Catilina étaient des âmes aussi attachantes que criminelles. On disserte sur les raisons qui détournèrent Salluste d'exposer, comme il aurait dû, toute l'activité de Cicéron. N'y aurait-il pas — entre autres raisons — cette conception particulière de la « uirtus », ce goût de l'énergie que le trop éloquent Romain ne pouvait pas incarner avec la rigueur symbolique d'un Caton? Chez lui, les facultés intellectuelles dominaient ; comme le dit l'historien (*Cat.*, XXVI, 2) : « neque illi tamen... dolus aut astutiae durant ». Cicéron est un beau parleur : « orationem habuit luculentam atque utilem reipublicae » (*Ibid.*, XXXI, 6). Or, comme l'auteur le fait dire à Catilina (LVIII, 1), les paroles n'ajoutent rien à la « uirtus ». Et le trait semble bien dirigé contre Cicéron, car le « compertum » du début parodie un trait habituel au style des *Catilinaires*. Ainsi, les omissions, les intentions, les digressions et les irrégularités apparentes de l'œuvre de Salluste trouvent leur raison d'être si on les considère du point de vue défini par les prologues. Rappelant de distance en distance les principales idées philosophiques des prologues, le récit les enrichit d'exemples et les illustre. Les prologues donnent un sens philosophique au récit. Ils se complètent mutuellement, et l'on ne saurait dire qu'il ne manquerait rien aux monographies si l'on en ôtait les prologues.

Michel RAMBAUD.